

LES ADIEUX

DU CITOYEN MELLION,

CAVALIER RÉPUBLICAIN,

Offert à la Patrie par la Commune de Lisieux, à ses Concitoyens.

CITOYENS,

Le plaisir de vivre parmi vous, & de participer à vos sages délibérations, m'est assurément bien doux. Mais mon devoir m'appelle; la Patrie réclame mon bras; & je dois céder, sans balancer, à sa voix toute-puissante. Mes Freres en sont venus aux mains avec les champions des Rois; ils moissonnent d'une main victorieuse, les lauriers de l'Espagne, de l'Italie & de la Hollande : je dois

aller les rejoindre : j'emporte avec moi une vive reconnoiſſance des bienfaits dont vous m'avez comblés.

Tandis qu'aux priſes avec les Brigands extérieurs, je vengerai ſur eux les malheurs qu'ils ont préparés à ma Patrie ; vous, Citoyens de Liſieux, integres Républicains, continuez à démaſquer les Intrigans ; renverſez-les dans la pouſſiere ; appliquez-leur ſur le dos le placard de l'ignominie. Ceux-là qui vous parloient ſans ceſſe d'échaffauts & de tortures, de ſang & de cachots, & qui vouloient que la terreur, diſperſant les bons Citoyens, leur laiſſât une libre carriere ; ceux-là qui crioient d'une voix ſiniſtre & d'un air farouche, Vive la ſainte Guillotine ; ceux-là ſont d'infames ſcélérats que vous devez pourſuivre ſans relâche, comme des tigres qui cherchent encore à boire le ſang des cadavres amoncelés. L'homme de bien veut la juſtice : il eſt tolérant ; il eſt ſenſible : le ſcélérat, au contraire, eſt un brigand en guerre continuelle avec la probité. Il lui faut du ſang, du ſang encore, & puis du ſang. Quatre-vingt têtes roulant enſemble ſur les échaffauts en permanence, ſont pour lui le

plus délicieux des ſpectacles ; s'il parle, le ſang & le fiel mélangés enſemble dégoutent de ſes levres virulentes ; le crime parle dans ſes yeux, & à ſa mine alongée & livide, à ſon front pâliſſant & ſiniſtre, on croit reconnoître aiſément les frippons déhonrés, que vous avez couvert de la boue du mépris.

Citoyens, vous avez aſſez fait pour votre gloire, mais pas aſſez pour votre ſûreté. Les ſcélérats que vous avez détachés comme une teigne corroſive du corps ſocial, reſſemblent à ces ſerpens venimeux, qui, briſés en tronçons diſperſés, peuvent encore de leurs dents perfides vous couvrir d'un venin mortel. Si vous ne contenez pas dans la fange, élément naturel de cette ſorte de gens, cette petite faction de petits conſpirateurs, qui n'ont de grand que leur deſir de nuire ; ſi vous ne les empêchez pas de relever leur front criminel, c'en eſt fait de vous & de votre liberté. Le poignard de la perſécution dans leurs mains avides & ſanglantes, vous rameneroit le regne des Capets & des Robeſpierre. Les cachots ouverts à leurs voix ſépulchrales, ſe rempliroient de victimes.

Mais non, non, Citoyens, vous ne le souffrirez pas; un Représentant, digne de sa mission, de vous & de lui-même, viendra faire ce qu'il a déja fait dans tous les lieux où il a passé. L'intrigue, les frippons, les partisans de la terreur, les orphelins de Robespierre ont rentré à sa voix dans leur nullité naturelle; il les poursuit par tout sans relâche. Guerre aux Agens du Triumvirat, guerre aux hommes sanglans; malheur aux inquisiteurs; BOLLEL approche; c'est un Hercule, dont la massuë doit écraser les Brigands; il punira ceux qui se sont fait un jeu de la liberté, de l'honneur & de la félicité de leurs Concitoyens. Rallions-nous à la Convention Nationale; portons dans le sein de BOLLEL l'épanchement fraternel de nos sentimens; parlons lui avec hardiesse & dignité; un Représentant du Peuple ne ressemble point aux buveurs de sang, que vous avez muselés; il ne reçoit pas avec l'impudence du despotisme; on l'approche sans trembler; il ne se sert de l'autorité que pour faire le bien, & vos inquisiteurs ne l'avoient revêtue que pour assassiner. BOLLEL portera la consolation dans le sein des familles, & eux, ils y versoient d'une main cruellement libérale, l'effroi, le désespoir & l'infortune. L'heure de la félicité

va sonner, l'agonie du coupable se fait entendre, & sa chûte trop long-temps retardée arrive enfin, & va nous rendre la tranquillité & la douce sérénité de la joie.

CHANSON.

AIR : *Je l'aime tant.*

SUR la horde des intrigans,
La justice est victorieuse ;
A bas le regne des Brigands,
A bas la terreur désastreuse,
Citoyens, vous avez vaincu
La scélératesse ennemie ;
L'empire heureux de la vertu
Va remplacer la perfidie.



Du Triumvirat détesté,
Une maussade parodie,
Dans le sein de notre Cité,
Levoit sa tête enorgueillie,
Un vil ramas de scélérats,
Par tout dominoit par la crainte ;
Mais vous avez levé le bras,
Et leur audace en fut atteinte.

La terreur s'enfuit & n'eſt plus,
L'eſpoir rentre dans les familles ;
Ceux-là ſont enfin confondus,
Qui nous menaçoient de Baſtilles ;
Un inquiſiteur ſurveillant,
A l'œil hagard, au front ſevère,
N'oſera donc plus maintenant
Prendre l'arme de l'arbitraire.



On peut donc auſſi renfermer,
Les ſuppôts de la tyrannie ;
Il ſuffira de leur montrer,
Leur brevet d'ariſtocratie.
Perſécuter impudemment,
Avoir la morgue d'un deſpote,
L'ame noire & le cœur méchant,
Ce n'eſt pas être Patriote.



Le Patriote eſt juſte & bon ;
L'ariſtocrate eſt au contraire,
Et perſécuteur & frippon ;
Il cherche le mal de ſon frere.
Celui qui veut nous opprimer,
N'a point l'ame patriotique ;
Sur ſon front il faut imprimer,
La réprobation civique.

FIN.

N. B. L'Assemblée des Citoyens de la Commune de Lisieux, réunie à la Société Populaire, a arrêté la mention honorable, & l'impression du Discours & de la Chanson.

A LISIEUX, de l'Imprimerie de F. B. MISTRAL, Imprimeur de la Société Populaire.